
Le Bulletin

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME
FRANCO-QUÉBÉCOIS

SHPFQ



Bulletin no 23

Mars 2009

Ce numéro du Bulletin rappelle la mémoire du premier converti mémorable après la Conquête, Jean-Baptiste Pain. Il met aussi en évidence le trajet du premier missionnaire et pasteur presbytérien (1841) et la réaction catholique à la distribution de bibles par les colporteurs. Finalement, comme c'est cette année le 200^e anniversaire de la naissance de Charles Chiniquy, nous présentons le contenu du mini-colloque tenu en février à l'Institut Farel à Montréal.

La postérité d'un premier converti *Jean-Baptiste Pain (1732-1802)*

On cite souvent Jean-Baptiste Pain *fil*s (1732-1802) comme le premier converti protestant convaincu des lendemains de la Conquête. Nous établirons dans un premier temps l'itinéraire de son père pour mieux préciser le contexte de sa naissance et la richesse de la terre dont il hérite.

Jean-Baptiste Pain *père* est né vers 1708 et il est de « nation anglaise ». Ses propres parents sont Jean-Baptiste Pain et Marie Harvey, de « Cellem » en Nouvelle-Angleterre. Il pourrait être le John, fils de John Paine et de Abigail Havey, né le 21 juin 1706 à Salem au Massachusetts qu'on retrace à cet endroit.

Jean-Baptiste Pain, le *père* de celui dont nous voulons relater la conversion, est présent dans la seigneurie La Pocatière dès 1724 alors qu'il agit comme témoin au mariage de Nicolas Lizot et Marie-Madeleine Miville (à Sainte-Anne-de-La Pocatière). On ne sait pas précisément quand il est arrivé ni les circonstances qui l'ont amené dans cette région francophone. Jean-Baptiste *père* est cependant fort recherché car il est l'un des rares habitants qui sache signer et de nombreux actes à la paroisse le prouvent. Tout porte à croire que Jean-Baptiste *père* était catholique dès son arrivée en Nouvelle-France. Il n'existe aucun acte d'abjuration qui le concerne et sa présence à de nombreux baptêmes et mariages tend à confirmer son adhésion au catholicisme. Jean-Baptiste s'est rapidement intégré à la collectivité canadienne-française ; peut-être savait-il parler français dès son arrivée.

Le 16 novembre 1727, Jean Baptiste *père* passe chez le notaire Étienne Jeanneau et fait l'acquisition d'une terre de Pierre

Boucher. Celle-ci est sise en bordure du fleuve dans la seigneurie des Aulnets; elle mesure quatre arpents de front sur quarante-deux de profondeur. Ses voisins sont Pierre Morin au sud-ouest et Augustin Lavoie au nord-est. Le 3 février 1732 à La Pocatière, Jean-Baptiste Pain *père* épouse Marie-Josephte Brisson, fille de Jean Brisson et de Catherine Dancause. Cinq enfants naîtront de cette première union : **Jean-Baptiste** (7 décembre 1732), Marie-Josephte (14 novembre 1734), Marie-Françoise (8 janvier 1737), Joseph-Marie (10 février 1740) et Louise-Madeleine (1742). L'aîné ne s'est jamais marié (du moins pas au Québec).

Le 28 juin 1745, Jean-Baptiste *père* procède, chez le notaire Joseph Dionne, à l'inventaire des biens après décès de son épouse, morte le 4 décembre 1744. Dans cet acte, on apprend qu'il possède toujours le terrain qu'il a acquis en 1727 et sur lequel il a bâti une maison de pierre faisant dix-sept pieds sur seize; s'y ajoute un hangar de trente pieds sur vingt rattaché à une petite étable de quinze pieds de long. Il possède également un terrain de trois arpents de front sur quarante-deux arpents de profondeur dans la seigneurie de l'Islet-à-la-Peau. La liste de ses biens-meubles s'étend sur deux pages et démontre que Jean-Baptiste *père* est relativement bien établi.

Le même jour où il dépose cet inventaire, il passe un contrat de mariage avec Marie-Basilisse St-Pierre, fille d'Ignace et de Madeleine Pelletier; le mariage est célébré deux jours plus tard en l'église de Saint-Roch-des-Aulnaies. Neuf enfants viendront encore s'ajouter à la famille des suites de ce mariage. Les filles se marieront avec des prétendants de la région tandis que les fils

iront chercher leurs épouses dans la région de Montréal. C'est son *fils aîné* Jean-Baptiste qui héritera d'une bonne partie de ses biens immeubles après son décès qui eut lieu le 23 mai 1758. Tout comme son père, Jean-Baptiste, *fils* , passera de nombreuses fois chez le notaire pour conclure des contrats et régler des différends.

Au lendemain de la Conquête, en 1768, l'Église anglicane avait créé dans les trois villes d'alors (Québec, Trois-Rivières et Montréal) trois paroisses à la tête desquelles elle avait nommé trois pasteurs de langue française dans l'espoir de faciliter la conversion des nouveaux sujets de sa Majesté. L'expérience va tourner court et sera abandonnée au début du 19^e siècle avec la disparition des trois pasteurs en question. Le *rector* de Québec, David-François de MONTMOLLIN avait pris au sérieux son rôle missionnaire et était passé à l'occasion dans les rangs pour distribuer des Nouveaux Testaments. Et c'est ainsi qu'il vint à Saint-Roch-des-Aulnaies et rejoignit Jean-Baptiste Pain. La lecture des Écritures produisit son effet de sorte que ce cultivateur devint anglican le 17 juin 1786, envoyant son abjuration de la foi catholique au curé Têtu de Saint-Roch-des-Aulnaies.

Ce nouveau converti organise des célébrations chez lui, accueille le pasteur quand il vient et prend très au sérieux son propre rôle missionnaire en distribuant des bibles dans les environs. Cependant, une dizaine d'années plus tard alors qu'il a 65 ans, affaibli par la maladie, ne pouvant même pas se déplacer hors de son domicile, il revient au catholicisme le 29 décembre 1797. Impressionnés par sa conviction et son engagement, les historiens et chroniqueurs protestants n'ont jamais parlé jusqu'à présent de son retour au catholicisme qui était ainsi passé inaperçu. Jean-Baptiste *fils* est décédé à Saint-Roch-des-Aulnaies le 11 novembre 1802.

Ce sont les conséquences de son action missionnaire protestante qui l'ont rendu célèbre. Son voisin Jean-Baptiste Morin avait pu assister à ses services protestants et en avait gardé une impression si forte qu'elle l'incita à lire et à conserver le Nouveau Testament que Pain lui avait donné. Même témoin de la reconversion de Pain, Morin garda précieusement ces Écritures et les transmit à ses descendants; de cette fréquentation, Jean-Baptiste Morin garda « une trempe de caractère et un libéralisme qui donnèrent souvent du fil à retordre à son curé » (Joseph-Luther Morin). Et 80 ans plus tard, un jour de 1866 deux colporteurs, Joseph Provost et T.G.A. Côté, étudiants au Collège presbytérien, se présentèrent chez un de ses descendants, Louis-Éleuthère Morin. Ils n'eurent pas grand effort à faire pour convaincre les habitants de la maison de l'importance de la Bible puisqu'ils la lisaient déjà. Un an plus tard, la famille se détachait publiquement de l'Église romaine¹.

C'est donc l'activité posthume de Jean-Baptiste Pain qui a fait de ce premier converti canadien-français des lendemains de la Conquête une figure exemplaire de l'action missionnaire et de l'engagement à faire connaître autour de soi le message évangélique.

Pourtant, il existe une autre raison de s'intéresser à sa famille. Les demi-frères de Jean-Baptiste Pain *fils* , Henri et Jean, se sont établis dans la région de Montréal. Ils semblent avoir participé à la propagation de la foi protestante mais dans une moindre mesure



Saint-Roch-des-Aulnaies aujourd'hui.

Source : "De Be" sur Flickr

que Jean-Baptiste. Le fait que Jean ait épousé Suzanne Cadieux sous licence et jamais dans une église catholique (du moins pas au Québec) tend à étayer cette thèse. Des recherches plus poussées seraient nécessaires pour la confirmer ou l'infirmer. Il serait utile de suivre en effet les descendants de cette famille car il existe bien peu d'information sur ceux qui ont pu poursuivre la tradition protestante entre la Nouvelle-France et l'arrivée des missionnaires évangéliques dans les années 1820 et 1830.

Jean-Louis Lalonde et Sylvain Lord

Sources

Microfilms des paroisses de La Pocatière (Sainte-Anne), l'Islet (Notre-Dame-de-Bonsecours), Longue-Pointe, Montréal (Notre-Dame), Rivières-des-Prairies et de St-Roch-des-Aulnaies

Greffes des notaires Joseph Dionne et Étienne Jeanneau

Quelques contrats notariés qui concernent Jean-Baptiste Pain (père, frère et fils)

- 16-11-1727 — Achat d'une terre de Pierre Boucher à St-Roch-des-Aulnaies, Contrat Jeanneau
- 01-02-1732 — Contrat de mariage de Jean Pain de Cellem en Nouvelle-Angleterre avec Marie-Josephte Brisson, Contrat Jeanneau
- 28-06-1745 — Inventaire des biens après décès de Marie-Josephte Brisson, Contrat Dionne
- 28-06-1745 — Contrat de mariage en Jean-Baptiste Pain de nation anglaise et Basilisse st-Pierre, Contrat Dionne
- 26-07-1757 — Inventaire des biens après décès de Jean-Baptiste Pain, Contrat Dionne
- 04-08-1758 — Crieé des meubles de la communauté des défunts Jean Pain et Marie-Josephe Brisson, Contrat Dionne

Contrat Dionne

On peut suivre l'histoire de la paroisse de Pinguet à laquelle appartenait les Morin apparenté à Charles Chiniquy dans *Les cent ans de l'église Pinguet, 1905-2005*, Eglise Unie du Canada, Unité des ministères en français, 2005, 138 pages.

Acte d'abjuration de Jean-Baptiste Pain, 29 décembre 1797, paroisse de Saint-Roch-des-Aulnaies rédigé par le curé Joseph Verreau.

Joseph-Luther Morin, « Une page inconnue de l'histoire du protestantisme français au Canada », *L'Aurore*, 14 décembre 1901, p. 11-12, qui fait état de la tradition familiale.

Rieul Prisque Duclos, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Librairie évangélique, Montréal, 1912, tome 1, p. 36-38.

L'Aurore, 26 octobre 1934, p. 4.

1. Éleuthère Morin est le père de Joseph-Luther Morin, professeur à l'Université McGill de Montréal de 1891 à 1924 et le gendre du pasteur Charles Chiniquy dont il épousa la fille Rebecca en 1887 à Sainte-Anne, ILL.

ÉMILE LAPELLETRIE (1817-1855), PREMIER PASTEUR PRESBYTÉRIEN FRANCOPHONE

Le premier pasteur presbytérien, Émile Lapelletrie, est mort à 38 ans. Nous avons la chance de pouvoir retracer ses premières activités au Canada grâce au récit qu'il en a laissé, mais qui s'interrompt abruptement dans *The Presbyterian* en 1850. Il venait aussi d'écrire une justification de sa position auprès du Synode au printemps 1850 qu'on peut consulter en microfiche parce qu'il avait pris la peine de la faire imprimer.

Nous savons peu de choses sur ses premiers vingt ans. Il est né dans une famille catholique française à Bordeaux en 1817. Il semble avoir acquis une formation classique nettement au-dessus de la moyenne et s'être converti vers la fin de son adolescence, notamment parce qu'un colporteur biblique qui lui avait fait découvrir la richesse de la parole de Dieu. En tout cas, il est assez convaincu pour s'engager comme colporteur en France au service de la British and Foreign Bible Society et il distribue des bibles dans le sud-ouest du pays, vraisemblablement dans la grande région bordelaise¹. Il fait partie d'une Église réformée plutôt que d'une Église issue du Réveil.

Il doit être missionnaire depuis un an ou deux quand la Société qui l'emploie décide d'envoyer quatre colporteurs au Canada. Elle fait appel à ses services et il répond aussitôt. Il part pour Londres sans tarder mais se rend compte à son arrivée qu'il est le seul à pouvoir se rendre en Amérique. Qu'à cela ne tienne, il s'engage dans cette aventure et s'en remet à l'appel de Dieu.

Il arrive à Québec en septembre 1839. Il trouve que les gens du Bas-Canada sont généreux, simples et hospitaliers, mais très superstitieux et trop soumis aux autorités religieuses. Employé par la Montreal Auxiliary Bible Society, qui est une succursale de la maison mère londonienne, il se met aussitôt à l'œuvre et distribue du 18 septembre 1839 au mois de mars de l'année suivante 270 Nouveaux Testaments et 5 bibles, aussi bien à Montréal que dans les villages environnants. Ainsi à l'hiver 1839, les bibles données dans les Basses-Laurentides porteront des fruits, le jeune couple Duprat et la famille Dorion bien établie répondront à cette lecture en devenant les premiers convertis de cette région. C'est grâce aux indications de Lapelletrie et la confirmation du potentiel missionnaire par Louis ROUSSY que le Comité directeur de la

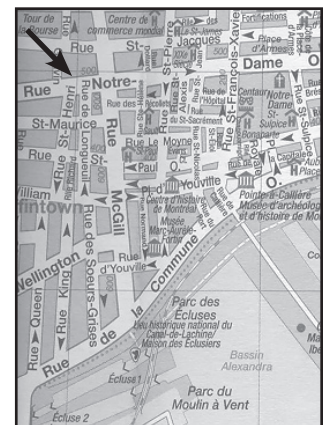
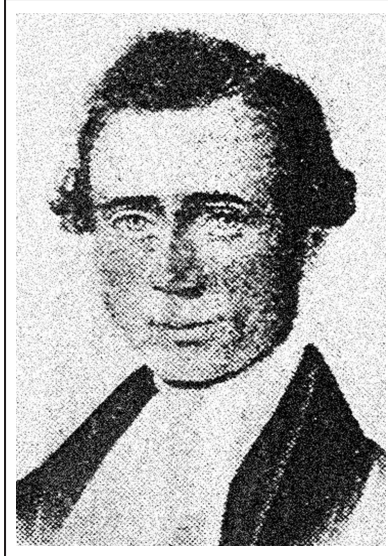
1. Emile Lapelletrie a entrepris de retracer minutieusement son action missionnaire auprès des francophones depuis le début. Il l'a fait paraître dans *The Presbyterian* à partir de mars 1850, mais la série s'est interrompue en juin, peut-être à cause de son retour en Europe. Il nous reste donc la relation de ses premières années de travail dans la région montréalaise de 1839 à 1843. Nous en tirerons profit. Après cette date, les principales informations viennent de ses rapports au Synode qui l'emploie et particulièrement du Rapport de juin 1850.

French Canadian Missionary Society choisira Petit-Brûlé comme point d'ancrage. Le seul autre colporteur de la Société biblique est Pliny V. HIBBARD, un Américain qui est venu tard au colportage et travaille plutôt dans la région de L'Assomption et de Joliette, lui aussi à l'origine des premières conversions de la Rive-Nord.

Lapelletrie se désole qu'au Bas-Canada comme en France l'Église catholique considère la Bible avec suspicion. En France, les colporteurs sont accueillis avec une incrédulité viscérale alors qu'au Bas-Canada, ils doivent lutter contre une ignorance flagrante ou un fanatisme catholique virulent. En France, on arrive selon lui à mieux diffuser la Bible grâce aux nombreux maîtres d'école payés par le Gouvernement et qui échappent ainsi plus facilement au contrôle clérical. Au Canada, il faudrait le faire par de nombreux petits dépôts qui pourraient ainsi rejoindre les protestants disséminés sur le territoire. Dès 1840, Lapelletrie se dit aussi favorable à la multiplication des Associations bibliques.

Dans les premiers mois de cette même année, d'accord avec la Société biblique, il organise à Montréal des assemblées de prière auxquelles participent un bon nombre de Canadiens français car plusieurs ont compris les erreurs de l'Église catholique et sont prêts à la quitter. Il met sur pied une école du soir pour répondre au besoin pressant d'enseignement. La salle utilisée se situe tout près du Vieux-Montréal actuel². Il rejoint 27 adultes et 24 enfants et leur donne une instruction scolaire et religieuse. Même s'il doit interrompre en mai ses activités pour raison de santé, ses fidèles viennent le voir et gardent contact. Il peut même continuer à leur enseigner quand ses forces le lui permettent. Après deux à trois mois de pause, grâce à la libéralité de donateurs locaux et à celle de la Maison mère de Londres, il peut se consacrer entièrement à des activités missionnaires. Il combine les visites à domicile, explique l'évangile quand ça lui est possible et distribue un peu partout des Nouveaux Testaments. En plus de son école du soir qu'il reprend, il organise deux réunions de prière par semaine et deux autres tous les dimanches. Les résultats ne tardent pas à se manifester, alertant les prêtres du diocèse. Pour ce missionnaire, le message central est celui de Jésus, peu importe quelle branche chrétienne le rappelle et il minimise auprès de ses élèves le fait qu'il puisse être protestant! Il évite ainsi la controverse au grand dam du clergé montréalais.

Il ne pourra pas y échapper tout à fait puisqu'il sera amené le 3 septembre à tenir un débat à Sainte-Scholastique. Lapelletrie correspondait depuis un moment avec le curé François Bonin³ de ce village sans l'avoir rencontré



2. Située à l'angle des rues Saint-Henri et Saint-Joseph. La rue Saint-Henri est deux rues à l'ouest de la rue McGill et la rue Saint-Joseph est le nom que porte la rue Notre-Dame hors du tracé des anciennes fortifications.

3. Curé de Sainte-Scholastique de 1837 à 1848.

précédemment. Comme il conduit les nouveaux colporteurs, D. AMARON, A. MORËT, C. PRÉVOST, engagés par la French Canadian Missionary Society pour travailler non loin de là, le curé l'invite à le rencontrer en personne, en fait, comme il le devinera après coup, pour y participer à une assemblée contradictoire. Il y vient avec le missionnaire Abraham Cellier de Grande-Ligne et deux amis, mais se retrouve devant cinq ou six curés des environs plus ou moins conciliants. Le débat se tient à l'extérieur devant une foule attirée là par le goût de la controverse, très prisée à l'époque. Lapelletrie insiste sur sa référence à la Bible, ce que certains prêtres acceptent, mais les curés se séparent sans trouver de terrain d'entente, la tradition catholique permettant d'échapper à la critique biblique des institutions, pourtant essentielle chez les protestants. Le débat était pourtant demeuré civilisé.

En octobre 1840, il décide de louer une maison rue Saint-Antoine où il habitera lui-même en plus d'y installer des familles attentives au message sans avoir à toujours lutter contre les interférences catholiques. Ces familles participent au loyer, chacune se chargeant autrement de ses propres dépenses. Elles comptent 21 personnes au total en plus du pasteur. Tous se réunissent matin et soir pour la prière; ils se servent des *Cantiques pour les fêtes et autres circonstances*, recueil que Lapelletrie avait fait imprimer au cours de l'année et qui regroupait seulement les paroles de 128 chants.

En décembre 1840, Émile Lapelletrie est transféré de la Bible Society à la French Canadian Missionary Society (FCMS)⁴ et devient le sixième ouvrier à travailler pour elle. Il continue d'œuvrer à Montréal mais garde ses contacts dans les Basses-Laurentides. La FCMS lui paie le loyer de sa salle de réunion que des membres ont meublée⁵ et sa communauté regroupe huit convertis, une douzaine d'adhérents et une vingtaine d'enfants. C'est donc la seule mission francophone qui existe alors à Montréal, et le jour de Noël, il en profite pour baptiser bien symboliquement un premier enfant. Après ses trois mois à l'essai, Émile Lapelletrie est engagé définitivement par la Société.

Pourtant cette adhésion ne durera pas. Comme la FCMS est à la recherche d'un pasteur ordonné pour administrer les sacrements, des amis lui disent qu'il pourrait devenir pasteur de l'Église presbytérienne, une Église qui ressemble à l'Église réformée française dont il est issu, et remplir ce poste. Il rédige alors sans tarder une demande formelle au Consistoire de Québec dont relève la ville de Montréal pour obtenir une licence de pratique et sa consécration au pastorat. Cette demande fait l'effet d'une bombe car les protestants de toutes les dénominations s'étaient mis d'accord pour faire œuvre commune afin de présenter globalement le protestantisme aux Canadiens français par la FCMS. Selon cette vision, la création d'une Mission française propre à une Église ne ferait que diviser les forces et retarderait à toute fin pratique l'évangélisation des Canadiens plutôt que de la favoriser⁶.

Lapelletrie ne partage pas ces vues et pense que l'adhésion à une Église établie, la sienne évidemment, sera plus efficace. Il crée ainsi de solides ressentiments chez certains de ses collègues missionnaires, même presbytériens. Il est sûr de lui et n'est pas prêt à faire des concessions au nom de la coopération créant effectivement une première division des forces qui sera suivie de quelques autres en une quinzaine d'années. Il précisera que son choix n'a été dicté ni par la fantaisie, l'ambition ou le caprice, mais on peut penser que le désir d'avoir une communauté propre et bien reconnue ne lui ait pas été indifférent. Il juge que cette création était nécessaire lui offrant *un point d'appui* solide pour pouvoir mieux rayonner. De toute façon, comme il l'affirme dans ses textes, il est sûr d'avoir raison contre ses détracteurs et d'avoir fait le bon choix. Par certains indices ultérieurs, on devine qu'il n'est pas très souple de caractère et demeure quelque peu têtue.

Toujours est-il qu'il est prêt à s'engager au service d'une Mission presbytérienne propre dirigée par le pasteur Alexander Mathieson qui considère que la FCMS ne respecte pas les appartenances dénominatives et qu'on ne peut laisser ainsi les nouveaux convertis hors de l'Église visible de Jésus-Christ⁷. Lapelletrie devient donc le premier catéchiste de cette Mission presbytérienne en mai 1841. Le 3 juin, il rencontrera le Consistoire qui est prêt à lui accorder la licence pour la prédication sans formation supplémentaire, compte tenu des connaissances générales et théologiques qu'il a déjà acquises. Les membres de sa communauté vont évidemment le suivre dans cette nouvelle orientation. Il sera solennellement consacré le 2 septembre 1841 dans un culte en français présidé par le professeur Peter Colin Campbell (1810-1876) de l'Université Queens, culte qui fit grande impression sur la foule nombreuse de catholiques venus y assister. Il devenait ainsi le premier pasteur francophone de l'Église presbytérienne au Canada (Presbyterian Church of Canada in connection with the Church of Scotland, selon son nom officiel). À noter qu'à cause de son appartenance à la Mission, il relève directement du Synode et non du Consistoire de Québec qui l'a recommandé (devenu Consistoire de Montréal peu après). Émile Lapelletrie ira baptiser à Saint-Thérèse le 19 septembre Anne-Rachel, fille de Nestor Dorion et Rebecca Morin, et considérera ces derniers comme faisant partie de sa communauté malgré leur éloignement. Ce sera sa première inscription au registre.

Même s'il vient de quitter la FCMS depuis quelques semaines à peine, Lapelletrie n'aura aucune objection à accueillir Emmanuel Tanner, le premier pasteur recruté par cette société. Il le mettra au courant de la situation missionnaire locale et le guidera pour faciliter son installation à Sainte-Thérèse au cours de l'automne⁸.

Si nous avons bien compris, il loue une maison qui lui sert de lieu de culte de 1841 à 1842, mais cet arrangement ne dure qu'un an et depuis mai 1842, les fidèles doivent se réunir dans une salle de classe, ce qu'il juge inacceptable. Dès ce moment,

4. Cette société missionnaire avait été mise sur pied à Montréal le 13 février 1839 par le presbytérien James Thomson qui travaille avec la British and Foreign Bible Society et vient de fonder des sociétés semblables dans d'autres colonies britanniques. Elle n'est pas soutenue directement par les dénominations protestantes mais des presbytériens, des anglicans, des méthodistes, des baptistes en feront partie. Son objectif est de prêcher l'Évangile aux habitants du Canada sans égard aux appartenances confessionnelles. Voir *Des loups*, p. 79-88.

5. Des bancs et une chaire, le poêle et ses tuyaux, d'autres meubles et même une affiche extérieure. PV 11 janvier 1841. Sur les débuts de l'œuvre et le rôle de Lapelletrie, voir Scorgie, *op. cit.*, p. 119-121, 126 et 170.

6. On sait par ailleurs que l'évêque anglican Mountain aurait bien voulu aussi l'avoir pour s'occuper de sa communauté francophone naissante. Mais il exigeait une année de probation et des études ultérieures. Les presbytériens n'avaient pas cette exigence. Voir Black dans « Different Visions... »

7. Voir Report of the Committee of the Synod of the Presbyterian Church of Canada (in connection with the Established Church of Scotland) appointed to conduct the French Protestant Mission (1842), p. 4-5. Alex Mathieson est le pasteur de l'église St. Andrew's de Montréal.

8. À cause du passage de Lapelletrie aux presbytériens, la FCMS venait de perdre sa seule Église francophone à Montréal. Il lui fallait de nouveau avoir recours aux colporteurs pour en recréer une nouvelle d'où son choix de placer à Sainte-Thérèse le nouveau pasteur Emmanuel Tanner. L'attitude de Lapelletrie reflète en fait l'attitude relativement amicale de l'Église d'Écosse à l'égard de la FCMS, certains de ses membres continuant de faire partie de son Comité général. Pour sa part, dans son rapport annuel de 1842, p. 4, la FCMS rendra encore hommage à Lapelletrie.

il visera à la doter d'une église convenable pour ne pas donner l'impression d'un protestantisme à rabais aux yeux des catholiques.

C'est le 27 mars 1842, le jour de Pâques, que la mission est officiellement formée par l'adhésion formelle de sept hommes et de sept femmes. Peu après, le pasteur propose ses anciens parmi lesquels le Consistoire de Montréal le 23 mai suivant retient Pierre Dupuis et Jacques S. CHEVALLEY. Sa communauté progresse et il fait état de 17 membres en avril 1843. Dans son rapport au Synode, il dresse la liste de ses membres, adhérents et sympathisants qui regroupe 94 personnes. La même année, la FCMS mettra sur pied une autre paroisse francophone, celle dite de la rue Craig, où elle accueillera des fidèles de toutes dénominations. Les convertis pouvaient donc choisir leur orientation. Deux ans plus tard, la communauté du pasteur Lapelletrie atteindra 44 membres, en nette progression. Il utilisait son recueil de cantiques sans musique qu'il fit réimprimer en 1844 sous son nouveau titre : *Choix de Cantiques à l'usage du culte de l'église presbytérienne française du Canada*. Entre-temps, comme Lapelletrie devait s'occuper aussi de créer une mission dans la ville de Québec, il s'y était rendu en 1844 et 1845. Il avait vraisemblablement rencontré à cette occasion Elizabeth Hannah qu'il avait épousée le 21 juillet 1844 à l'église presbytérienne Chalmers à Québec même.

Les dissensions signalées au moment de la création de la Mission de l'Église presbytérienne écossaise à Montréal ne faisaient que révéler la tendance très conservatrice de cette branche presbytérienne alors que mêmes certains membres de cette Église et les autres branches presbytériennes partageaient une vision plus évangélique de la mission. Les Églises libres et la nouvelle Église presbytérienne du Canada qui se détache de l'Église d'Écosse, décident de mettre tout leur poids derrière la FCMS en 1845. Elles la feront mieux connaître, y intéresseront les étudiants en théologie, le pasteur John Black fera même des tournées de fonds en sa faveur au moment même où Lapelletrie fera les siennes en Europe, préoccupé lui par le financement de sa future chapelle comme nous allons le voir. Il n'avait absolument pas adhéré à cette nouvelle tendance et fera même valoir en 1850 son attitude non sécessionniste comme un gage d'attachement à son Église et à sa mission.

Ce n'est qu'en 1844 que le Comité missionnaire presbytérien se portera acquéreur d'une petite maison en bois sise rue Dorchester au coin de la ruelle Bronsdon⁹ qu'on aménagera pour en faire une maison de prière. Pour son pasteur, ce pis aller ne pouvait être que temporaire. Nous savons qu'en 1845, le Synode dont il dépend demande qu'on répartisse la propriété de l'église de la rue Dorchester en fiducie entre les autres pasteurs et un ancien de sorte qu'en cas d'absence, l'ancien puisse combler le vide. Or, à son départ vers l'Europe en 1850, la situation ne semble pas avoir été réglé.

Le pasteur Lapelletrie dira qu'il a rejoint à Montréal 165 personnes mais que bon nombre d'entre elles sont disparues soit parce qu'elles sont retournées au catholicisme soit qu'elles ont émigré hors de la ville. Dans son rapport en février 1850, il parle de 27 convertis formels dont cinq sont décédés et sept autres ont quitté la ville ou sont déménagés aux États-Unis. Il y ajoute trois Français, quatre Suisses et une personne native de Jersey pour un total réel de 18 communicants, les

autres étant décédés ou partis (p 10). Il juge que malgré tout, cela en a valu le coup, car toute conversion est irremplaçable.

Il défend sa mission bec et ongles. Pour ne parler que des offres qui lui ont été faites en 1850, il ne veut pas aller travailler à Sorel où on a construit une petite église, ni à Beauharnois où selon lui la simple présence d'un pasteur presbytérien compromettrait le commerce des protestants de l'endroit avec les Canadiens français, ni à Chateauguay non plus; il n'est pas question « d'accepter n'importe quel poste convenable qu'on lui présentera », craignant qu'à chaque fois en l'envoyant ailleurs, on sacrifie la mission française de Montréal en développant des paroisses rurales plutôt qu'urbaines (p 28). Il faut plutôt assurer la mission montréalaise en construisant une église en brique avec un logement pour le gardien au sous-sol et à côté, un presbytère combiné à une maison de mission de sorte que la communauté ait pignon sur rue à l'endroit où se situe la maison de bois qui tient lieu alors de chapelle.

Il a mis beaucoup d'énergie à recueillir des fonds destinés à construire cette petite église pour sa mission. Sans que nous sachions les dates exactes, le Comité a délégué le pasteur aux États-Unis en 1845 où il recueillera 500 £ sterling. Il ne revient à Montréal que brièvement revoir son épouse et son enfant car le Comité de la mission auprès des francophones lui demande de faire la même chose en Europe. Il semble y être resté de novembre 1845 à août 1848, passant par l'Écosse, l'Irlande, l'Angleterre, la France, la Belgique et la Hollande (p. 24). Durant son absence, son épouse a dû vivre par ses propres moyens (elle semble en avoir eus selon une indication de la p. 32 du mémoire) parce que son salaire n'avait que partiellement été versé, particulièrement dans la dernière année de son absence. Le Synode lui fournira ces arriérés avec deux ans de retard. On ne sait pas qui s'occupait de célébrer les cultes pour les membres de la mission durant ce temps. À son retour, Lapelletrie rend ses comptes et le Comité met l'argent recueilli en réserve dans fonds spécial pour cette église.

À Montréal, il avait obtenu des sommes supplémentaires en vendant des objets rapportés d'Écosse. Et comme si cela ne suffisait pas, il avait fait une tournée de collecte tout de suite après en septembre au Saguenay puis s'était rendu à Gaspé et au Nouveau-Brunswick toujours pour recueillir des fonds et aider à la construction de son église montréalaise. (Sa pauvre femme n'a pas dû le voir souvent.) Il fait état de plus de 2000 £ ainsi recueillis, mais se désolé que la majorité de la somme ait été utilisée à d'autres fins alors que seulement 420 £ ont été consacrées à l'édifice de la rue Dorchester (p. 23). C'est cet usage non conforme aux intentions des donateurs qui semble avoir mis le feu aux poudres, même si le responsable du Comité missionnaire faisait valoir qu'il était dans la misère. Lapelletrie ne veut pas que les sommes qu'il a recueillies soient détournées vers d'autres activités car c'est pour la construction d'une église et pas pour autre chose que les donateurs, selon lui, ont enrichi ce fonds. Il entrera en guerre avec les responsables du Comité et du Consistoire de Montréal, lançant diverses accusations dans des mémoires successivement adressés au Comité et aux membres du Synode en vue de la session du mois de juillet 1850. Il les regroupera, les fera imprimer et les enverra aux intéressés au moins de juin¹⁰.

9. Cet emplacement est exactement celui du siège social de Hydro-Québec, boulevard René-Lévesque.

10. *Report of the Rev. E. Lapelletrie, to the Synod of the Presbyterian Church in Canada, in connection with the Church of Scotland, on the critical condition of their French Mission in Montréal. June, 1850. Printed by Lovell and Gibson, St. Nicholas Street, 1850. (35 p.)*

Le Synode constatera que la mission française de Montréal n'a pas été constituée en paroisse, que son pasteur a continué de dépendre du Synode et des décisions du Comité missionnaire et qu'on ne saurait le traiter comme s'il était un pasteur officiellement nommé à la tête d'une congrégation. Il se doit donc de leur obéir, ce qu'il n'a pas fait en refusant de quitter sa mission montréalaise pour aller ailleurs.

Lapelletrie parle « de timidité, d'indécision et d'indifférence » pour qualifier le travail du Comité missionnaire. S'il avait voulu, le comité aurait pu créer une mission florissante à Québec, une autre à Lotbinière avec l'aide du seigneur JOLY prêt à défrayer le salaire d'un pasteur, au Saguenay où les gens étaient prêts à payer pour les installations de même qu'à Gaspé plutôt que de dépenser de l'argent pour une église à Sorel ; finalement, il y a longtemps qu'on se serait assuré d'avoir une église convenable pour Montréal (p. 16-17). À son avis, les choix du Comité paralysent la progression de la mission en français, menace même celle de Montréal et dans ce cas, c'est lui qui servirait de bouc émissaire. Et dans ce texte, il fait le tour des rapports annuels montrant que les sommes recueillies ne devaient s'appliquer qu'à la construction de l'église et des bâtiments afférents. Les responsables se renvoient la balle et se contredisent selon ce qui fait leur affaire. Il menace à mots couverts d'intenter des poursuites ou encore de démissionner. Il désire qu'on transforme la mission française de Montréal en paroisse et qu'on l'y nomme comme pasteur avec les avantages que cela comporte. Un tel choix assurerait la permanence de la mission mieux que tout autre poste qu'on pourrait créer à l'extérieur. Il est même prêt le cas échéant d'assumer en plus de sa charge montréalaise un culte tous les quinze jours en français à Laprairie l'après-midi et à Sherrington le soir si ces missions veulent bien l'accueillir et le rémunérer.

Au synode, les problèmes monétaires ont été différés pour examen. Nous ne savons pas si Emile Lapelletrie a pu assister à l'assemblée générale de juillet 1850. Il semble plutôt avoir donné sa démission et être parti auparavant pour le sud de la France afin d'y trouver un climat plus propice à sa maladie (probablement la tuberculose), laissant encore une fois seuls sa femme et son enfant.

Le synode a jugé son comportement tout à fait inacceptable et affirmé que le pasteur Lapelletrie ne pourrait réintégrer ses fonctions que s'il faisait amende honorable et prenait une attitude plus juste à l'égard de l'institution. Par contre, nonobstant certaines sanctions qui pourraient lui être appliquées, le Comité a jugé prématurée la lettre de démission du pasteur Lapelletrie et ne l'a pas entérinée.

On peut comprendre que, dans un tel contexte, son état de santé s'étant détérioré, il ait jugé préférable de quitter Montréal. Pour lui, sans doute, sa démission était-elle irrévocable et les reproches que lui fait le Synode en juillet 1851 ne l'ont pas encouragé à revenir¹¹. Une fois un peu rétabli, il a repris le colportage dans sa région ou ailleurs en France, probablement sans jamais revoir son épouse. On sait qu'il est décédé à Bordeaux le 12 mars 1855. Il n'avait que 38 ans. A Montréal, c'est le missionnaire Louis Baridon qui prendra la charge de sa communauté à partir de 1850, elle qui sera considérée comme une mission pour plusieurs années encore.

11. Black fait état de rumeurs voulant qu'il ait gardé pour lui les sommes alors recueillies.

On demeure cependant intrigué par la présence de son épouse seule à partir de 1852, inscrite dans les annuaires montréalais¹². On sait par une note du pasteur Duclos qu'elle était d'origine anglaise et qu'elle était restée attachée à la mission franco-canadienne. Quand Duclos était revenu avec son épouse à l'été 1860, il avait particulièrement apprécié son « grand secours ». (cf I, p. 218) Plusieurs explications sont possibles pour cette séparation. Le retour en France d'Émile Lapelletrie n'avait peut-être été envisagé que comme temporaire, comme le laisse entendre les discussions de son cas au Synode de l'année suivante. Une fois partiellement guéri, E. Lapelletrie a peut-être préféré ne pas revenir au Québec compte tenu des dispositions prises à son égard. D'un autre côté, son épouse n'avait peut-être pas les moyens d'aller le rejoindre et a préféré rester ici, plus proche de sa propre famille et à s'occuper de son enfant¹³.

L'itinéraire du pasteur Lapelletrie a de quoi étonner. Cultivé, informé, plein d'initiative, il demeure très sûr de lui et finalement fait des choix plutôt sectaires dans un contexte délicat. Il a préféré la création d'une mission presbytérienne et en a été le premier missionnaire divisant les forces de soutien à l'approche œcuménique de la French Canadian Missionary Society. Ce choix lui attira bien des animosités. Son obsession d'établir sa mission française montréalaise sur une base durable en la transformant en paroisse et en lui construisant un temple visible aux yeux de tous lui en attirant d'autres, parfois au mépris des convenances et du respect des normes institutionnelles. Ce pionnier avait à la fois l'audace de ses avancées et les limites de son caractère.

Jean-Louis Lalonde

Sources

Occasional Paper, no 3, 12 octobre 1840, p. 1

PV Comité de la FCMS, 11 janvier 1841.

Report of the Committee of the Synod of the Presbyterian Church of Canada (in connection with the Established Church of Scotland) appointed to conduct the French Protestant Mission, 1842.

Report of the Rev. E. Lapelletrie, to the Synod of the Presbyterian Church in Canada, in connection with the Church of Scotland, on the critical condition of their French Mission in Montréal. June, 1850. Printed by Lovell and Gibson, St. Nicholas Street, 1850. (35 p.) Microfiche 36109 CIHM. Divers rapports cités également.

R. P. Duclos, *Le protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, 1912-1913, I p. 144-146, 217-218, II, 200.

Emile Lapelletrie, "Records of the French Canadian mission, of the Synod of the Presbyterian church of Canada, in connexion with the church of Scotland", *The Presbyterian*, mars 1850, p. 33-35, avril, p. 51-52 et mai, 66-68.

Minutes of Synod, 7 juillet 1851, p. 21-23.

Report of the Committed of the Synod of the Presbyterian Church of Canada, July 1843, p. 20-21

Montreal Weekly Witness, 23 mai 1855, p. 194 (pour la date du décès)

D. Vogt-Raguy, *passim* et annexe 20 voir p. 140 pour les débuts et p. 382.

Glenn Scorgie, « The Early Years of the French Canadian Missionary Society, 1839-1850 », mémoire de M.C.S., Regent College, 1982, 215 p, spécialement les p. 115, 119-121, 126, 134-135, 170, 188.

Robert Merrill Black, « Different visions: The Multiplication of Protestant Missions to French Canadian Roman

Catholics, 1834-1855 », IN *Canadian Protestant and Catholic Missions, 1820s-1960s*, J.S. MOIR et C.T. MCINTIRE (dirs), New York, Peter Lang, 1988.

12. L'absence d'annuaire Lovell en 1851 nous empêche de vérifier sa présence montréalaise cette année-là.

13. Il nous faut constater que leur vie commune a été bien mince, tout au plus trois ans. On l'a vu, il s'est marié en 1844, il passe quelques mois aux États-Unis en 1845 pour recueillir des fonds puis se rend en l'Europe de novembre 1845 à août 1848 dans le même but, revient à Montréal pour moins de deux ans avant de quitter définitivement le Canada en mai ou juin 1850.

COLLOQUE

Les presbytériens et le franco-protestantisme québécois au 19^e siècle

La faculté de théologie Farel avait organisé le 13 février dernier un mini-colloque à l'intention de ses étudiants et du public intéressé pour mettre en évidence quelques aspects de l'histoire du franco-protestantisme québécois au 19^e siècle. On voulait certes souligner de cette façon le 200^e anniversaire de la naissance de Charles Chiniquy mais aussi montrer qu'il n'était pas le seul à avoir œuvré auprès des francophones. Les communications ne duraient qu'une trentaine de minutes chacune et rejoignaient une vingtaine de personnes.

Jean-Louis Lalonde a ouvert le colloque en racontant le travail du premier missionnaire franco-presbytérien. Ses débuts sont à peine connus et il valait la peine de les détailler un peu. Disons simplement qu'Emile Lapelletrie s'était converti après des études avancées pour l'époque et avait été colporteur de bibles dans la région de Bordeaux avant de passer en Amérique et d'œuvrer dans la grande région de Montréal à partir de 1839. Employé à la fin de l'année par la French Canadian Missionary Society, il est ordonné par les presbytériens en 1840 et dirige la première mission française à Montréal. Tout son travail visera ensuite à récolter des fonds pour pouvoir construire un temple approprié. Des désaccords sur l'usage de ces fonds et sur la façon de mener la mission le conduiront à démissionner en 1850 et à terminer ses jours dans sa région natale en France. Il est mort de la tuberculose à 38 ans à peine. On a pu lire sa biographie détaillée dans les pages précédentes de ce Bulletin.

Richard Loughheed consacra ensuite son intervention aux publications franco-protestantes au 19^e siècle, ne se limitant pas aux seules presbytériennes. On connaît le contexte général et l'hostilité catholique à l'égard de la religion concurrente. Certains protestants non plus ne voulaient rien savoir des sociétés missionnaires et de la conversion des gens. Cette vision de choses étant jugée mauvaise pour les affaires. Malgré tout, les missionnaires vont publier divers textes dont un des buts est de construire une identité franco-protestante propre. Cette littérature vise parfois les lecteurs protestants francophones, d'autres fois, les anglophones ou les catholiques francophones.

On constate que la majorité des livres sur les franco-protestants sont écrits en anglais sauf le cas des romans ou de l'histoire. Les rapports annuels et les journaux missionnaires sont en anglais car ils visent la clientèle des bienfaiteurs britanniques, canadiens ou américains. De plus, les trois quarts des publications ont été imprimés hors Québec pour éviter le boycottage des imprimeurs locaux ou les interventions indues. Certaines ont même été imprimées en Suisse. L'exemple de Chiniquy est probant où entre 1876 et 1891, tous ses textes sont édités ailleurs.



La faculté de théologie Farel

Finalement, Narcisse Cyr avait mis sur pied une imprimerie pour la publication du *Semur Canadien* (1852-1862) qui a pu servir à d'autres fins. Laurent Rivard avait à son tour utilisé une presse sommaire pour publier *L'Aurore* à partir de 1866, journal qui visait plus largement l'ensemble des dénominations présentes. Il ne continuera qu'avec l'appui de J. Dougall et du *Montreal Witness* qui accordait toujours une place aux activités missionnaires.

Le roman *La maison du coteau* (1881) fait plutôt figure d'exception. Par contre, Eugène Reveillaud (1885) raconte l'histoire des Canadiens français en faisant la part belle aux laïcs justement pour s'attaquer au clergé. Rieul Duclos écrira une histoire des franco-protestants riche en souvenirs et finalement Jean-Charlemagne Bracq présente d'abord en anglais une histoire des Canadiens français (traduite en 1927) dans une perspective républicaine, qui tient compte de la culture québécoise et accorde cette fois au clergé les crédits qui lui reviennent.

Dans le domaine de l'apologétique, Chiniqy occupe une place importante notamment avec *Le Prêtre, la femme et le confessionnal* (1875) qui fait l'objet d'un autre exposé, et *Cinquante ans dans l'Église de Rome* (1885), à la fois autobiographie et critique virulente de l'approche catholique qu'il a vécue de l'intérieur. Un ouvrage collectif, *La révocation de l'Édit de Nantes* (1885) réunit les principaux théologiens du temps (Coussirat, Duclos, Lafleur, Cruchet et Beaudry) et mériterait peut-être une réédition. Calvin Amaron a surtout publié en anglais, et on peut signaler les œuvres de Henri Benoît et de Noé Grégoire.

Les récits de conversions sont nombreux et ont presque tous été publiés en anglais. Certains mériteraient sans doute d'être traduits et réédités. Chez les méthodistes, on connaît les récits de Pépin (1854), Beaudry (1882 traduit de l'anglais), Parent (1887); chez les baptistes, Cyr sur Côte (en 1852), Cramp sur Feller (1876, traduit depuis et souvent réédité); chez les presbytériens, Chiniqy a publié en anglais et Ourière en français; chez les anglicans enfin, on connaît le récit de Reeves (vers 1800, donc très tôt) et de Roy (au 20^e s). Finalement, les recueils de cantiques se sont succédé, de celui de Lapelletrie en 1840 à celui de Rivard, *Chants évangéliques*, 1862, promis à une longue carrière de cent ans.

Cet usage de l'anglais, cette approche bilingue à l'occasion, finit par désavantager la communauté francophone qui n'a pas toujours les outils nécessaires pour cultiver sa propre identité. Au moins, les presbytériens ont consacré du temps et des énergies par le Collège presbytérien à former en français leurs pasteurs, ce qui a été d'un apport précieux.

Steve Cyr nous a ensuite tracé avec soin l'attitude de Chiniqy sur le Confessionnal puisqu'il termine un mémoire de maîtrise sur le sujet. Nous n'en dirons que peu de mots car notre prochain *Bulletin* publiera l'essentiel de son intervention. Chiniqy met en évidence le pouvoir du prêtre sur les femmes puisque ce sont elles plus souvent que les hommes qui vont se confesser. Il souligne cette forme d'interférence dans la vie du couple, comment dans ce tête-à-tête avec la femme, le prêtre en arrive à une relation malsaine parce que trop intime ou trop détaillée.

C'est ensuite Charles Hamelin qui intervint pour nous faire voir l'essentiel du message qu'a livré Daniel Coussirat (1841-1907) à travers ses prédications. Ici encore nous n'en dirons que deux mots car nous aurons le privilège de lire l'essentiel de cette intervention dans le prochain numéro du Bulletin. Pour Coussirat, Bible et tradition sont deux autorités contradictoires. Il vise à mettre en évidence l'apport de la modernité dans la conception religieuse presbytérienne. Son message est basé sur les récits bibliques, mais il cherche, sous l'influence d'Alfred Vinet, une troisième voie entre le Réveil et le rationalisme.

Enfin Jason Zuidema nous a montré que Chiniqy était à la fois presbytérien, protestant et universel. Plusieurs de ses écrits, de ses interventions vont dans ce sens et le font dépasser la vision immédiate d'une seule confession. On peut dire qu'il n'est pas un presbytérien typique, étant venu à la conversion assez tard. Il a même voulu être rebaptisé en 1873 par des méthodistes pour bien marquer ses nouveaux choix, jugeant que le baptême catholique n'était pas un vrai sacrement. Il l'a fait, même s'il savait que ce choix pouvait gêner ses propres coreligionnaires presbytériens, mais il a agi comme il le dira sous l'inspiration divine. Par ailleurs,

il a gardé de son passé catholique une image d'un protestantisme divisé et souhaiterait bien pouvoir le rassembler dans une vision unique, car pour lui, ces différences sont plus apparentes que réelles. Il finira par adhérer à l'Église presbytérienne américaine mais sans souscrire formellement à la Confession de foi de Westminster. Il insistera pour n'accorder sa foi qu'à l'Écriture.

S'il jugeait la doctrine romaine condamnable et diabolique, ce serait se méprendre sur les objectifs de Chiniqy que d'en faire une lutte anticatholique. Pour lui, diffuser l'Évangile c'est promouvoir la liberté d'esprit qui accompagne sa vérité. C'est ce précieux trésor que nous ont légué nos pères, dira-t-il au début de *Cinquante ans dans l'Église de Rome*. Il n'était pas étroitement presbytérien et a rejoint un public composé de toutes les dénominations, qu'il invitait à se joindre à lui dans sa lutte. Il n'offre pas une image relevée du clergé catholique qu'il assimile volontiers à des intrigants et à des ivrognes, ennemis de la civilisation. Ce clergé s'oppose alors à la véritable liberté et à la démocratie. Le confessionnal n'est qu'un outil pervers qui abuse de la bonne foi des femmes catholiques.

Dans cette veine, ce qui semble avoir attiré le plus Chiniqy, c'est l'aspect de contestation, de *protestation* qui est lié depuis l'origine au protestantisme. Il trouve que de nombreux collègues ont oublié cette dimension parce qu'ils ont perdu de vue ce qu'est Rome et ce qu'il a toujours été : l'ennemi le plus puissant de l'Évangile et son plus farouche adversaire. Ce n'est pas le moment de se montrer conciliant avec le catholicisme. Une telle attitude pour lui conduit à une impasse. Seuls les ministres fidèles à l'Évangile ont droit à sa compréhension, mais curieusement aussi, il souhaite encore en trouver chez les évêques, les prêtres et les fidèles de Rome. C'est pourquoi il se permet de critiquer certains leaders presbytériens trop conciliants avec « les erreurs du romanisme ». Pour Chiniqy, une telle attitude est pire que celle des athées et des infidèles. Il n'y a plus rien de sain dans l'Église catholique, tout y est perverti. On peut être un ministre savant et honnête, et pourtant se fourvoyer complètement sur ce point. « Père, pardonnez-leur car ils ne savent ce qu'ils font! »

Retenons que Chiniqy ne craignait pas de différer sur certains points de la doctrine presbytérienne; pour lui, la dimension évangélique et protestante l'emporte sur l'appartenance confessionnelle, et donc la dimension méta-dénominationnelle est souvent présente, son charisme et son prophétisme pouvant lui permettre d'emprunter des sentiers non-orthodoxes. Pas étonnant que tant de groupes aient pu se dire ses disciples après sa mort. Delagneau dira de lui qu'il était presbytérien nominalement, méthodiste sacramentellement mais baptiste fondamentalement!***

Il est à noter que la réunion bisannuelle de l'American Society of Church History sous le titre "Mission and Empire in the History of Christianity" se tiendra à Montréal du 16 au 18 avril 2009. L'ASCH a accepté de consacrer une section de sa réunion à Chiniqy et aux presbytériens québécois. Quatre des conférenciers ci-dessus y feront une intervention, Steve Cyr sur Chiniqy et le Confessionnal, Charles Hamelin sur la pensée de Coussirat, Richard Lougheed sur la conversion de Chiniqy et son influence sur les évangéliques au Québec et Jason Zuidema sur l'appartenance de Chiniqy aux presbytériens. On peut trouver en ligne d'autres informations sur cette réunion, prière de s'y reporter.

Boire à la santé de l'évêque de Nancy

En contrepoint sur ce qui vient d'être dit, nous croyons utile de citer cet extrait de Cinquante ans dans l'Église de Rome, tome I, p. 362-368. On admirera en passant l'art de raconter de Chiniquy.

On sait que M^{sr} Bourget en 1840 avait demandé à M^{sr} Forbin-Janson, évêque de Nancy, de venir à Montréal pour entreprendre une grande tournée de prédication afin de ranimer la ferveur populaire. L'apôtre de la tempérance qui avait déjà transformé deux paroisses par les Sociétés de tempérance vint le voir peu après son arrivée pour réclamer son soutien à sa cause. Ce que l'évêque lui promit. Pourtant le haut clergé entretenait bien des réticences à cet égard, jugeant qu'il s'agissait là d'une approche protestante (sic) du problème. À peine quelques jours plus tard, l'évêque de Nancy est invité au Séminaire de Québec pour un grand dîner où plus de cent prêtres sont conviés. Chiniquy, jeune curé, se trouve à table juste en face des évêques. Il raconte la suite qui montre bien le climat de l'époque et la conception qu'on se fait de l'obéissance à l'intérieur même des rangs du clergé.

Lorsque chacun eu fait honneur aux mets succulents, dont les tables étaient chargées, on apporta un nombre incroyable de flacons des vins les plus recherchés. Monsieur le grand vicaire Demers, qui présidait ce dîner en sa qualité de doyen du collège, se leva et frappant sur la table pour obtenir le silence, dit de toute la force de ses poumons :

— Messeigneurs et messieurs les curés, nous allons boire à la santé de Monseigneur le primat de Lorraine, archevêque de Nancy, comte de Forbin Janson, allié à la famille des rois de France.

Cette santé fut accueillie par de bruyants applaudissements. On passa rapidement les bouteilles de main en main; tous les verres se remplirent. Lorsque mon voisin me passa le flacon, je la donnai à mon voisin de gauche, sans toucher à son contenu, et je remplis mon verre d'eau. J'espérais que personne n'avait fait attention à cette action, mais je m'étais trompé : mon évêque avait tout vu. D'une voix tremblante de colère, il s'écria :

— Père Chiniquy que faites-vous là? Jetez l'eau qui est dans votre verre, et remplissez-le de vin, pour boire avec nous tous à la santé de Monseigneur de Nancy.

Ces paroles tombèrent sur moi comme un coup de tonnerre; je restai comme foudroyé, car je sentis approcher la plus effroyable tempête qui m'eût jamais assailli.

Que pouvais-je dire ou faire sans me compromettre à tout jamais? Il me semblait impossible de résister en face à mon évêque, devant une pareille assemblée. D'un autre côté, je ne pouvais lui obéir, et boire du vin, sans me déshonorer à mes propres yeux, et aux yeux de mon pays tout entier; car tout le monde connaissait la promesse solennelle que j'avais faite de n'en jamais prendre, lorsque j'avais jeté les fondements de la société de Tempérance de Beauport. Je crus un

moment que je pourrais conjurer l'orage, et désarmer mon supérieur par mon humble silence. Je n'osais lever les yeux, car j'avais peur de tous ces regards que je sentais fixés sur moi, avec curiosité, dans l'attente de ce qui allait se passer. Je me trouvais là sans force et sans défense, comme le pauvre oiseau sous la griffe du vautour. Oh! COMME je regrettai alors, de n'avoir pas suivi ma première pensée, qui avait été de ne point assister à ce dîner! J'aurais voulu être à cent pieds sous terre; le cœur me battait dans la poitrine comme s'il avait voulu la briser, une sueur froide couvrait mon front. C'est à peine si j'entendis mon voisin me souffler :

— N'entendez-vous pas ce que Monseigneur vient de vous dire? Pourquoi ne lui répondez-vous pas par un acte d'obéissance?

Je me sentis incapable de répondre un mot à cet ami, qui avait été un de mes professeurs au collège de Nicolet.

Enfin, après un silence d'une ou deux minutes qui me parurent autant de siècles, l'évêque m'apostropha avec indignation et d'une voix bien plus élevée que la première fois.

— Père Chiniquy, pourquoi ne mettez-vous pas de vin dans votre verre, comme je vous l'ai ordonné, pour boire à la santé de Monseigneur de Nancy?

Je sentis qu'il me fallait répondre. Je lui dis donc d'une voix émue et tremblante :

Monseigneur, j'ai dans mon verre ce que je dois boire... Pour l'amour de Jésus-Christ et pour le bien de mes frères, comme pour mon propre avantage, j'ai promis à Dieu que je ne boirais jamais de vin!

À peine avais-je fini ces mots que l'évêque, incapable de contrôler sa colère, me lança ces mots à la face :

— Fanatique que vous êtes! PRÉTENDEZ-VOUS nous réformer?

Ces paroles eurent sur moi l'effet d'une batterie électrique; elle firent tressaillir tous mes nerfs et me réveillèrent comme d'un profond sommeil. Je devins un nouvel homme, elles avaient ajouté dix pieds à ma taille, et dix mille livres à mon poids. J'oubliai complètement que j'étais l'inférieur de cet évêque, et ne vis plus qu'un homme en face d'un autre homme, Je levai la tête, et me mis debout. Puis m'adressant au grand vicaire Demers, qui m'avait invité à ce dîner :

— Monsieur le supérieur, lui dis-je, était-ce pour me laisser insulter à votre table, que vous m'avez invité ici?



L'abbé Chiniquy, apôtre de la tempérance

Je suis votre hôte; ce serait à vous de me protéger et de me défendre contre mon injuste agresseur, mais puisque vous n'en faites rien, je vais me défendre moi-même. Me tournant alors vers l'archevêque de Nancy :

— Monseigneur de Forbin Janson, j'en appelle à Votre Grandeur, de la sentence injuste que mon évêque vient de prononcer contre moi; au nom de Dieu, je vous demande si un prêtre de Jésus-Christ ne peut pas, pour des motifs chrétiens et notables, promettre à son Dieu et à sa patrie, de ne jamais boire de vin, sans mériter d'être outragé comme je le suis ici.

Mes paroles firent une grande sensation sur cette assemblée de prêtres accoutumés depuis leur enfance, à trembler devant les évêques et à plier servilement sous leur autorité. Ils durent trouver bien étranger de voir le plus jeune d'entre eux, lutter ainsi corps à corps avec son supérieur. Le silence de mort qui succéda à mes paroles fut interrompu par mon évêque, qui dit à Monseigneur de Nancy :

— Oui, Monseigneur, prononcez, prononcez.

[L'évêque de Nancy affirma qu'il ne lui revenait pas de trancher un tel débat, mais comme l'assemblée l'obligeait à le faire, après avoir prié, il accepta.]

[...] Puis, portant les regards sur l'évêque de Québec, sur moi et sur la multitude des prêtres qui, au milieu du plus profond silence, attendaient sa décision, il parla en ces termes :

— Monseigneur l'évêque, nous avons devant nous le père Chiniquy, un de vos plus jeunes curés qui, un jour, à genoux, en la présence de Dieu et de ses anges, a promis, pour l'amour de Jésus-Christ et de ses frères, et pour le bien de son âme, de ne jamais boire de vin, ni aucune boisson enivrante. Nous sommes témoins de sa fidélité à sa promesse. Il a refusé, devant nous, de briser les liens qui font de lui le serviteur et comme l'esclave d'une des plus belles vertus chrétiennes, la Tempérance, quoiqu'il soit vivement pressé de le faire par son propre évêque! Et parce qu'il tient sa

promesse avec un si grand courage, Votre Grandeur l'a flétri du nom de *fanatique!* [...]

Le père Chiniquy ne boit pas de vin! VOILÀ son crime! SON seul crime! Mais si je jette mes regards vers ces temps reculés, où Dieu lui-même conduisait son peuple comme un berger conduit ses brebis, je vois Samson qui, pour obéir à la voix de ce grand Dieu, ne buvait pas de vin non plus! Et si je descends le cours des siècles, jusqu'à l'heure bénie où le Fils de Dieu s'incarna pour sauver le monde, je vois Jean-Baptiste, le plus grand, le plus saint des prophètes, qui lui aussi ne buvait pas de vin, pour obéir au Seigneur du ciel et de la terre! Lorsque je vois le père Chiniquy avec Samson à sa droite pour le défendre, et Jean-Baptiste à sa gauche pour le bénir, je trouve sa position si belle, si forte, si inexpugnable, que je n'oserais l'attaquer.

Ces paroles prononcées avec une éloquence et une dignité admirables, furent écoutées avec l'attention la plus respectueuse, et l'archevêque de Nancy se rassit au milieu du plus profond silence. Mettant ensuite son verre de vin de côté, il en remplit d'eau un autre qu'il vida d'un trait en me disant avec le plus aimable sourire : A votre santé, Père Chiniquy!

Aucun des convives n'osa porter à ses lèvres le verre de vin qui venait d'être rempli; un grand nombre d'entr'eux mirent de l'eau dans leur verre, et la burent à ma santé, en me saluant en silence. On osait à peine parler, tant était vive l'impression faite par les paroles du noble prélat. Chacun se sentait mal à l'aise à la vue de la confusion si bien méritée de l'évêque.

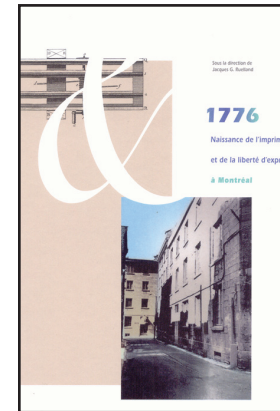
Le reste du repas fut court; chacun avait hâte de pouvoir causer librement avec son ami de cette étrange scène. La société de Tempérance, traînée sur le champ de bataille où ses ennemis voulaient l'immoler, avait remporté la plus éclatante victoire! Et rien à l'avenir ne pouvait arrêter sa marche triomphante à travers notre cher Canada qu'elle était appelée à régénérer.

Jacques G. Ruelland,

(Sous la direction de)

1776. Naissance de l'imprimerie et de la liberté d'expression à Montréal,

Petit Musée de l'impression et Centre d'histoire de Montréal, 2008, 138 p.



Ce livre rassemble les conférences prononcées à l'occasion d'un colloque le 14 mai 2008 au Centre d'histoire de Montréal qui portait sur la difficile naissance de la presse écrite et de la liberté d'expression dans la métropole. Un rappel historique d'une quarantaine de pages décrit la première presse à imprimer, situe le siècle des Lumières et son influence aussi bien en Europe qu'en Amérique, notamment autour de Benjamin Franklin, grand imprimeur et diffuseur des idées des Lumières. La deuxième partie de l'ouvrage est spécifiquement consacrée à trois « philosophes des Lumières », Fleury Mesplet, le premier libraire et imprimeur montréalais, Valentin Jautard, le premier journaliste et Pierre du Calvet, défenseur de la démocratie et, comme nos lecteurs le savent, protestant convaincu¹.

Rappelons que ces écrivains sont favorables à la liberté d'expression dans une époque où l'arbitraire des autorités prime encore; ils défendent l'habeas corpus, le droit justement d'être déclaré innocent jusqu'à

1. Voir Bulletin no 2, décembre 2008, p. 5, « Appel à la justice de l'État de Pierre du Calvet », présentation de l'édition critique de Jean-Pierre Boyer et dans le même numéro, p. 6, mise en évidence de l'intérêt de « L'Imprimeur des Libertés : Fleury Mesplet (1734-1794), roman historique », par Jean-Paul de Lagrave et Jacques G. Ruelland.

preuve du contraire, l'avantage d'être représenté par des députés qui permet au peuple un contrôle sur les lois et les dépenses du gouvernement. Mesplet et Jautard ne sont pas protestants mais leurs prises de positions démocratiques les opposent aussi bien au gouverneur général Frederick Haldimand qu'au juge René-O. Hertel de Rouville et à l'abbé Étienne Mongolfier, sulpicien et curé de la paroisse Notre-Dame. S'il y avait à Québec même une *Gazette* depuis 1764, qui jouait le rôle de journal officiel du gouvernement, il n'existait rien de tel à Montréal où Fleury Mesplet va se faire le défenseur des droits humains et diffuser les idées des Lumières dans sa librairie dès 1786. Il fondera deux ans plus tard la « Gazette du commerce et littéraire » qui est principalement un journal d'idées.

Malgré des articles modérés, Jautard sera emprisonné pendant quatre ans (1779-1783) pour délit d'opinion tout comme Mesplet et du Calvet. C'est ce dernier qui dénoncera ces nombreux emprisonnements arbitraires quand l'exercice des libertés fondamentales a été supprimé dans la colonie. Le livre consacre un chapitre particulier à Jautard comme critique littéraire et vulgarisateur scientifique, un autre à du Calvet, « l'étoffe d'un vrai patriote », complété par les deux suivants, soit sur l'Épître aux Canadiens (1784) soit sur son rôle comme « pionnier de l'assurance au Canada ». Le livre est donc fait de courts, parfois très courts chapitres, mais il sait nous donner un aperçu intéressant des luttes menées dans la colonie britannique pour y répandre l'esprit des Lumières. On saura gré aux auteurs de nous avoir rappelé le nom de ces pionniers de la tolérance et de l'ouverture d'esprit.

Nous aimerions donner en terminant quelques extraits de la conclusion de Jacques Ruelland qui placent le tout en perspective:

[À l'image des pionniers], nos « philosophes » des Lumières ne possédaient rien qui vaille; leur bourse était plate, mais leur esprit empreint de tout ce qui caractérise la philosophie des Lumières : l'indépendance d'esprit, un sens aigu des droits individuels, une soif insatiable

de liberté et de fraternité, une confiance inébranlable dans le progrès de la Raison, une foi aveugle dans les effets civilisateurs de l'instruction.

[...]

La Conquête a créé un Dieu en deux personnes spécialement à la mesure des peuples conquis : l'Église et l'État, dont la séparation était une victoire – tardive, il est vrai, même en France – de la pensée des Lumières, mais dont le mariage au Québec fut un triomphe de l'obscurantisme issu de la Contre-réforme. La mémoire des Québécois fut effacée par la Conquête et l'esprit des Lumières complètement occulté du fait que l'Église et l'État, Sainte Doubleté québécoise, sont parvenus à arrêter le progrès de la Raison et à ramener ici les mentalités dans la position où elles se trouvaient en Europe au moment du concile de Trente. La monstrueuse union de ces deux pouvoirs totalitaires au XVIII^e siècle a lavé les cerveaux de tout un peuple.

[...]

Pour que notre devise [*Je me souviens*] ait enfin tout son sens, il faut que nous nous souvenions des conquérants qui ont éclairé le Québec à la fin du XVIII^e siècle et qui ont tenté d'en faire une terre de liberté. [...] Continuer à « définir » le peuple québécois comme « français et catholique » constitue à nos yeux une autre erreur, dans le sens où cela revient à dire : « Je me souviens que j'ai déjà été esclave » : en effet, la France n'a jamais été pour le Québec qu'une puissance colonisatrice – de même que l'Angleterre –, et l'Église catholique n'a jamais représenté qu'un pouvoir dictatorial capable d'étouffer les consciences et d'orienter la vie sociale des Québécois en fonction de ses propres intérêts. L'un et l'autre de ces pouvoirs se sont depuis longtemps discrédités aux yeux du peuple qui, décidément, ne pourrait s'identifier à eux sans s'entacher lui-même d'opprobre.

En retrouvant l'esprit qui animait les premiers « philosophes » des Lumières au Québec, nous redeviendrons des conquérants comme ils l'étaient. [...]

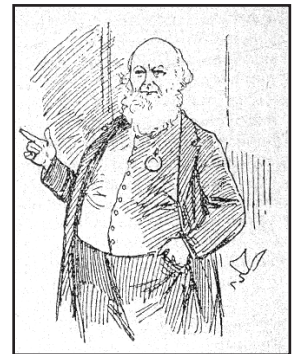
Jean-Louis Lalonde



Richard Loughheed,

« Le Luther du Canada : la conversion de Charles Chiniquy comme modèle évangélique »,

La Revue Farel 3 (2008), p. 23-37.



Source : Le mensuel *Le Réveil*, Manchester (N.H.), juillet 1895, p. 190.

Le président de notre Société et spécialiste de Chiniquy vient de faire paraître dans la *Revue Farel* (édition récente) un article extrêmement intéressant sur « le Luther du Canada ». Il brosse un tableau de l'importance du personnage aussi bien à son époque que dans la continuité historique depuis une centaine d'années. En cela, l'article original mérite d'être lu directement et nous vous encourageons à vous le procurer.

L'auteur retrace d'abord le contexte dans lequel les premiers missionnaires évangéliques ont œuvré au Québec, le rôle respectif des protestants anglophones et francophones. Il donne ensuite un brève biographie de Chiniquy dans l'Église romaine. Quand on voit le rôle essentiel qu'il a joué pour établir la piété populaire, affermir l'emprise de l'Église catholique sur les fidèles du Canada-Uni, l'importance sociale que ses Sociétés de tempérance ont eu sur le Québec, on demeure sidéré que l'Église catholique n'ait pas su lui rendre hommage depuis et que la société québécoise comme telle n'ait pas voulu en honorer la mémoire d'une quelconque façon. Il n'existe ni monument, plaque, parc ou édifice qui porte son nom!

L'auteur met bien en évidence le moment de sa conversion et l'examine pour voir s'il s'agit d'un modèle de conversion

évangélique. Chiniquy se convertit non à une autre Église mais adhère à Jésus Christ. Il se révolte alors contre la soumission totale aux autorités catholiques et va combattre l'Église à laquelle il a participé en montrant les failles et les incohérences par rapport à l'évangile. Richard Lougheed analyse bien le rapport des convertis à l'anglais et le jeu des appartenances linguistiques. Le converti est obligé de choisir « entre la foi de toute sa famille et de son entourage et celle d'un tout autre groupe » pour constater rapidement « le manque de possibilités, d'emploi et de ressources spirituelles en français. » Obligé par la force des choses de rompre avec sa foi héréditaire et sa langue, le Canadien français est jugé étranger et traître à la nation, l'Église catholique ne se rendant même pas compte qu'en n'acceptant pas la diversité, elle affaiblissait elle-même la nation!

L'auteur précise en quoi la conversion de Chiniquy se distingue des autres évangéliques québécois, parce qu'il est un personnage connu. Finalement, il poursuit sa réflexion jusqu'à la Révolution tranquille et « l'émergence d'un mouvement plus autochtone comportant une forte proportion de nationalistes québécois. Dans un tel contexte, un chef comme Chiniquy aurait pu mener une campagne constructive. L'absence d'un leader évangélique canadien-français reconnu qui puisse enfin situer le mouvement évangélique dans la société se fait toujours sentir. »

Voilà un aperçu bien sommaire de ce survol de notre histoire à travers l'influence de Chiniquy sur le mouvement évangélique qui mérite vraiment qu'on fasse le détour en allant le lire.

JLL

UNE EXPOSITION

L'Institut canadien : tolérance et liberté de pensée

La Bibliothèque nationale tient actuellement une exposition qui met en lumière le rôle de l'Institut canadien dans l'évolution des mentalités et des valeurs sociales au Québec. Nous avons déjà plusieurs fois parlé de cet Institut fondé en 1844 et fermé en 1880 notamment lors de la parution du livre : Louis-Antoine Dessaulles, Discours sur la tolérance suivi du mémoire de l'évêque Bourget, *présentation et notes par Adrien Thério (XYZ éditeur) (voir Bulletin SHPFQ, no 3, p. 6).*

L'Institut canadien, sorte de centre culturel, d'abord canadien-français s'était ouvert à tous et aux protestants en particulier en 1850, amenant l'ire de Monseigneur Bourget qui ne pouvait par accepter qu'on puisse pratiquer un catholicisme ouvert aux autres, sans censure ni mise à l'index, où la démocratie devait l'emporter sur l'autocratie, où l'Église n'était pas supérieure à l'État et n'avait pas à lui dicter ses orientations, où, en bref, il pouvait exister d'autres façons d'être chrétien, même d'être catholique sans pour autant s'éloigner de l'Église. Une telle conception de la société, une telle ouverture d'esprit ne pouvait qu'amener un affrontement avec l'évêque ultramontain qui va se servir de Rome pour discréditer l'Institut canadien aux yeux des Québécois en mettant à l'index le fameux discours sur la tolérance inclus dans l'Annuaire de l'Institut en 1868. Pourtant, comme pour les interdits à

propos des colporteurs et de la Bible, les Montréalais en prennent et en laissent car les trois quarts des livres empruntés sont des romans (assimilés à des « mauvais livres ») dont plusieurs sont à l'index (mais on mettait à l'index tout ce qui ne présentait pas une vision intégriste catholique de la société. Tous les grands auteurs le sont, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Molière, etc.).

S'ensuivra ici la célèbre affaire Guibord. Même perdu par l'Église, le procès va nuire à l'Institut et finalement amener à sa perte, laissant le champ libre à une Église intégriste qui va régner au Québec pendant près de cent ans encore, avec toutes les limites que l'on sait.

En relisant Dessaulles, qui est un érudit, on se rend compte qu'il n'a pas peur de parler du protestantisme et d'appeler justement à la tolérance et à la liberté de pensée dans tous les domaines.

Cette exposition est une excellente initiative de la BANQ et se poursuit à la Grande bibliothèque jusqu'au 9 août. On pourra même trouver sur son site le texte intégral de la conférence donnée par Mme Michèle Lefevre le 18 mars dernier, et qui sera reprise au début d'avril prochain (voir le calendrier de la BANQ).

Jean-Louis Lalonde

Note : À Québec, l'exposition au Musée de l'Amérique française, *Une présence oubliée : les huguenots en Nouvelle-France*, a été prolongée jusqu'au 11 octobre 2009.



Louis-Antoine Dessaulles

Source : www.mtl.qc.ca/vst/1700

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

POUR COMMUNIQUER
AVEC LA SOCIÉTÉ

2285 Ave. Papineau, Montréal, Qc H2K 4J5
shpfquebec@yahoo.ca ou Richard Lougheed:
(514) 482-0086

Responsables
du Bulletin

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608